

AU-DESSOUS DU VOLCAN

[*Under the Volcano*]

Roman de l'écrivain anglais Malcolm Lowry (1909-1957), publié en 1947. « Ce roman a pour sujet les forces dont l'homme est le siège, et qui l'amènent à s'épouvanter devant lui-même. Le sujet en est aussi la chute de l'homme, son remords, son incessante lutte pour la lumière sous le poids du passé, son destin. » L'auteur précise encore : « Il se compose de douze chapitres et le corps du récit est contenu dans une seule journée de douze heures. De même, il y a douze mois dans une année et le livre entier est enclos dans les limites d'une année... » La symbolique du nombre douze est soulignée à maintes reprises par des références à la Kabbale juive ; celle de l'Éternel retour par la description répétée d'une roue foraine qui n'en finit pas de ramener ses cabines au même point après leur avoir fait parcourir et reparcourir son cercle. Nombre de l'Arbre de vie, retour du temps sur lui-même, autant de suggestions fascinantes, qui concourent à mobiliser l'esprit pour l'accorder au rythme de l'étrange symphonie dont les chapitres déroulent les mouvements. Pourtant, dès l'abord, un chapitre énorme, dressé comme un mur ; mais qu'on le gravisse et c'est alors chemin de ronde, à partir duquel on a vue sur tous les carrefours de la vie (du destin). En apparence, un roman situé au Mexique et profitant des pouvoirs de cette terre de mythe et de mort pour amplifier dans le même sens le délire de son héros alcoolique – un roman sur l'alcool et sur l'échec de l'amour et sur l'impossibilité de la communion avec l'Autre et sur l'insatiable désir de la connaissance et... (on voudrait multiplier les « et » pour suivre l'entière révolution du roman, mais un thème révolu en esquisse un autre qui, etc.). Personnages : Geoffrey Firmin, consul déchu qui traîne dans la petite ville mexicaine de Quauhnahuac¹ son alcoolisme et son savoir désespéré ; Yvonne, sa femme, qui l'a quitté autrefois et qui revient, qui l'aime et qu'il aime, mais qui demeurera séparée de lui comme lui d'elle, parce qu'ils ont, un jour mais à jamais, détruit l'Éden de leur amour et consenti à cette destruction ; Hugh, le demi-frère du consul et son contraire, car il possède la santé, la force, la générosité et l'amour que Geoffrey a détruits en lui-même ; Laruelle, enfin, producteur de films, esthète élégant et galant, ami du consul. Pour lier ces êtres, le spectacle et la démarche du consul, le spectacle de son dérèglement de tous les sens, qui se rattache aussi bien à la quête mystique du Voyant qu'à la déchéance aboulque de l'ivrogne. Autodestruction et brûlure de la connaissance, délire aussi de l'alcoolique incapable de coordonner ses visions et sa culture, incapable d'échapper à l'effroyable tyrannie de son moi et de son vice – et cependant délire mû par la soif terrible de dépasser l'ivresse (la soif de la soif), de dépasser le tournoiement du temps et du monde pour se fixer dans l'immobilité de l'être ou la transparence du Nous, pour accéder à l'absolu qui, statique, se tient hors de l'espace et du temps. Perpétuellement au bord de l'abîme, le fuyant et le recherchant, le consul finira, abattu comme un chien, dans cet autre enfer qui borne la ville, la *barranca* : le ravin aux ordures. Mais pour dernière vision, il aura celle d'un vagabond se penchant sur

¹ C'est ainsi que Lowry a rebaptisé Cuernavaca dans son roman (NDLR).

lui et murmurant : « *compañero* », et puis ce sera l'écroulement des images, la chute, la mort.

« Une œuvre fascinante, le roman de la fascination... Une sorte de *Divine Comédie* ivre... Ce roman ne révèle pas moins par sa forme que par son contenu. Il est à la fois merveilleusement égaré et maîtrisé souverainement. » (Maurice Blanchot). Un tel livre en effet ne se résume pas. Tout est d'abord dans son extraordinaire puissance de suggestion, qui vous oblige à une participation allant au-delà des phrases – signes, mais signes d'« autre chose ». L'impuissance à le résumer, comme à le critiquer (le moins ouvert des critiques parlait « d'envoûtement »), vient de cette force brutale, et qui ne joue pas sur les cordes éprouvées du sentiment ou de l'imagination, de la sympathie ou de la « reconnaissance », mais sur tout le conscient et l'inconscient du lecteur avec une violence maîtrisée. Nombre de commentateurs, inquiets d'en déchiffrer le message, ont multiplié les interprétations symboliques, comme pour décourager à plaisir le lecteur non initié ; et sans doute ce roman joue-t-il sur toutes les images de la connaissance, mais il recèle une leçon plus simple et plus délibérément humaine (et d'autant plus grande que sa riche symbolique ne l'obscurcit pas). Le délire alcoolico-mystique du consul exprime un monstrueux égocentrisme et une fuite devant la vie sous le prétexte du savoir ; à ce titre, il symbolise les divers modes de séparation dont souffre l'homme d'aujourd'hui aussi bien vis-à-vis du monde que de l'Autre – il les symbolise avec une telle force que cette représentation doit agir avec la grâce efficace d'un exorcisme, d'une libération. Et sans doute n'est-ce pas diminuer ce livre, l'un des plus grands d'aujourd'hui par son style, sa composition, sa pensée, la richesse des images, que d'en tirer cette leçon.

On ne retrouve cette force ni dans *Le Caustique lunaire*, ni dans *Ultramarine*, ni dans *Écoute notre voix, ô Seigneur*, mais ces livres composent cependant les étapes d'un itinéraire sans pareil.

Article de Bernard Noël (non signé) pour le *Dictionnaire des lettres*

(S.E.D.E./Laffont-Bompiani, 1961) ;

repris ultérieurement dans le *Dictionnaire des œuvres* (coll. Bouquins/Robert Laffont, 1987)